3 1761 07369117 2

Solvay, Lucien
Notice sur Edouard
Fétis

N
7483
F38S6

NOTICE

SUR

ÉDOUARD FÉTIS

PAR

LUCIEN SOLVAY

MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE

BRUXELLES

M. HAYEZ, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE

112, rue de Louvain, 112

—

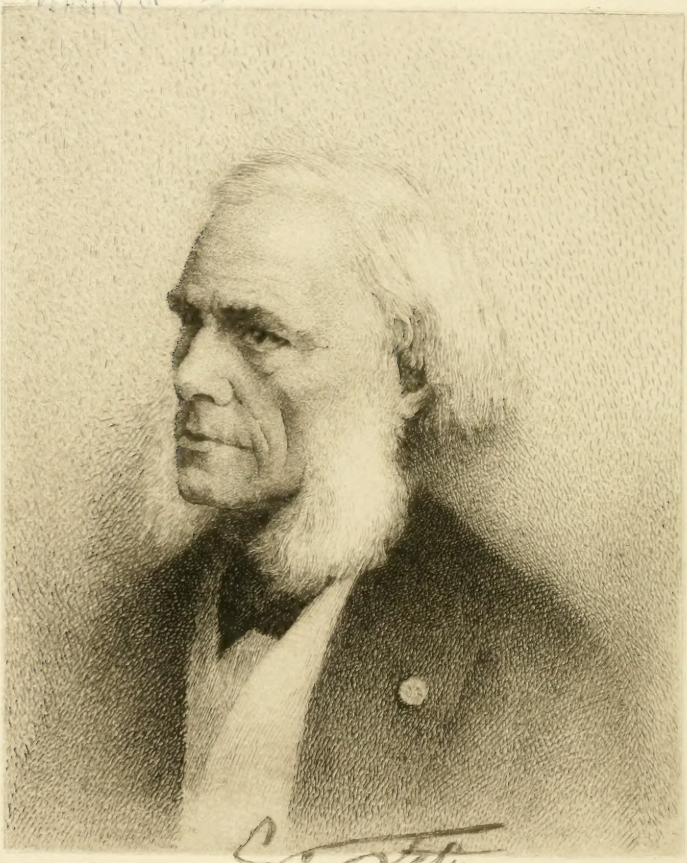
1922

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/noticesurdoua00solv

LIBRARY
MAR 19 1974
UNIVERSITY OF TORONTO

748
F38S



A. DANSE

NOTICE

SUR

ÉDOUARD FÉTIS

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

né à Bouvignes le 12 mai 1812, décédé à Bruxelles le 6 février 1909.

Il est des artistes morts très jeunes qui ont laissé derrière eux un long sillon de gloire; quelques œuvres suffirent à la conquérir; mais, justement parce qu'elle fut courte, les regrets de la postérité l'ont faite plus éclatante. Il en est d'autres, par contre, dont la renommée repose moins sur la qualité de ce qu'ils ont produit que sur les avantages que leur donnèrent de longues années d'expérience et d'activité. Tel fut Édouard Fétis. Quel que soit l'incontestable mérite de ses écrits, sa personnalité s'illustra surtout de son exceptionnelle longévité. Il vécut près d'un siècle, sans que l'âge parût affaiblir ses facultés et ralentir son ardeur au travail. Il semblait avoir échappé à la mort par la grâce persistante d'une éternelle jeunesse, à laquelle venait s'ajouter le

charme du caractère le plus accueillant et de l'esprit le plus aimable. La verdeur de sa vieillesse avait mis sur son front blanchi une auréole, faite de respect autant que d'admiration.

Édouard Fétis eut un père célèbre, François-Joseph Fétis [1]. Son esprit s'imprégna tout naturellement, dès sa plus tendre jeunesse, de l'atmosphère intellectuelle où le destin l'avait placé. Son père, fixé à Paris pour y continuer ses études musicales, terminées bientôt avec éclat, s'y était marié en 1806; ce mariage lui avait apporté la fortune; mais cinq ans après, des spéculations malheureuses l'ayant ruiné presque totalement, il s'était retiré dans une pittoresque localité des Ardennes, Bouvignes, et y vivait modestement dans le travail et la méditation. C'est là qu'Édouard naquit, en 1812. Quelques années plus tard, François Fétis, nommé professeur de composition au Conservatoire de Paris, retournait dans la capitale de la France, avec sa femme et ses enfants, deux fils et une fille. Et alors commença pour eux la plus heureuse des existences.

Édouard Fétis, qui était l'aîné des enfants, suivit à Paris les cours du lycée Bourbon. Et, en même temps, ses dons naturels s'exaltaient dans la fréquentation du monde intellectuel dont les relations de sa famille lui ménageaient le contact fréquent. Il grandissait en vrai Français de cœur et de caractère, tel qu'il resta pendant toute sa vie. Sa jeunesse amassait des trésors de souve-

---

(1) Voyez sa Notice, par L. Alvin, *Annuaire de l'Académie*, 1874, p. 377.

nirs. Que de fois il rappela, plus tard, l'honneur qu'il eut un jour d'être passé en revue, comme garde national, par Louis-Philippe !

Il avait à peine dix-huit ans qu'il collaborait déjà à la *Revue musicale*, fondée par son père en 1827, et dont il assuma même à un certain moment la direction. Il ne semble pas qu'il eût jamais sérieusement pris goût aux études musicales pratiques : l'instinct l'avait fait plutôt musicien de sentiment; sa culture précoce le portait vers l'histoire et la critique de l'art. Il avait d'ailleurs auprès de lui un maître précieux et admirable. Historien savant et lettré, polémiste, théoricien, François Fétis n'avait pas eu de peine à former son fils à son image, tout au moins comme écrivain, puisque la Muse de la composition ne l'avait pu séduire. Et il n'est pas moins naturel que ce fils épousât les idées de son père, à ce point qu'elles restèrent gravées dans son cerveau jusqu'à sa mort. François Fétis était né dans un temps où l'art musical passait par la première des grandes crises dont il souffrit pendant le cours du XIXe siècle. Beethoven, en créant ses géniales symphonies, ouvrait à la musique des horizons nouveaux; Fétis se garda bien d'y rester insensible, quoique certaines audaces tout de même le déconcertassent. Mais, le théâtre restant fidèle à l'esthétique consacrée, il respectait, dans ses œuvres dramatiques, les traditions avec un dévouement qui, à cette époque même, semblait déjà quelque peu suranné. C'est ainsi qu'une de ses partitions, *La Vieille,* faisait dire à des critiques malicieux : « On a représenté hier la *Vieille* musique de M. Fétis », — en négligeant la virgule avant le mot « musique ». Lorsque, quarante ans plus tard,

surgirent les premiers drames wagnériens, François Fétis n'avait pas beaucoup changé d'esthétique; et son fils eut quelque peine à en adopter une autre. Bien rares sont les vieillards doués d'une sensibilité assez vive pour assouplir leur jugement selon le jeu d'évolutions auxquelles ils étaient insuffisamment préparés.

* * *

En 1833, la famille quitte Paris et s'installe à Bruxelles, où François Fétis venait d'être appelé pour y diriger le Conservatoire Édouard Fétis avait vingt et un ans. Sous l'égide paternelle, il n'aura pas de peine à trouver une position. Ses premières armes à Paris, comme critique musical, non moins que l'autorité de son père, lui ouvriront toutes les portes. Il ne connaîtra pas l'amertume des sollicitations, des vaines démarches, des attentes cruelles, par où passent tant de débutants en quête d'un emploi lucratif et honorable. Plein d'ardeur et d'impatience, il n'aspire qu'au travail; il se passionne pour l'art sous toutes ses formes : car il ne s'intéresse pas uniquement à la musique; il s'est initié aussi, de très bonne heure, aux arts plastiques; il a des connaissances de tout; une fièvre d'étude le dévore. Un jeune homme aussi bien doué, que protège et qu'encourage un père aussi influent et aussi admiré, ne doit guère rencontrer d'obstacles. On sera fier de lui faire place. Et voici, en effet, que trois ans après son arrivée en Belgique, dès 1836, le premier journal de Bruxelles, l'*Indépendant,* qui plus tard s'appellera l'*Indépendance belge,* lui offre le sceptre de la critique musicale et artistique. Il le gardera jusqu'à son dernier jour.

Mais cela ne saurait suffire cependant à sa légitime ambition. La chance, encore une fois, le guettait... La Bibliothèque royale est créée l'année suivante : il y entre comme conservateur. Et voilà, tout de suite, et sans grands efforts, son but atteint et ses rêves réalisés.

Nous n'avons pas à chercher plus loin quel fut le champ d'action d'Édouard Fétis durant sa longue carrière. La Bibliothèque royale et le feuilleton de l'*Indépendance belge* absorbèrent, seuls, son activité, avec l'Académie, où il entra presque en même temps que son père. Celui-ci avait été choisi parmi les premiers membres de la Classe des beaux-arts, créée en 1845; et c'est dès 1847, dans la seconde série d'élus, qu'Édouard Fétis y fut admis également. L'exemple est certainement unique dans l'histoire des Académies.

La vie intime de Fétis fut, à certaines heures, moins heureuse que sa vie intellectuelle. La joie et la douleur visitèrent tour à tour cet homme, à qui tout semblait sourire. Il avait épousé la fille du général Schlim, de laquelle il avait eu un fils, Charles, qui fonda et rédigea pendant de longues années la *Gazette,* avec Georges Vautier et Achille Renson, et une fille, mariée à un Parisien. Malheureusement, il dut s'en séparer, après des incidents regrettables qui défrayèrent la curiosité publique et le firent beaucoup souffrir. Ce fut une période pénible et cruelle. Mais le travail le consola de ses chagrins domestiques, et bientôt plus rien ne vint troubler la paix de son esprit. Jusqu'à la fin il conserva, fidèle et respectueux, l'affection de son fils Charles. Celui-ci était resté célibataire, lorsque, vers la cinquantaine, las de la solitude où le renfermait son caractère timide et un peu

sauvage, il épousa sa tante, la fille de François-Joseph Fétis, Mme Ganneron, qui était devenue veuve. Ce couple, en apparence très disparate, fut si étroitement uni que, Mme Charles Fétis étant morte, son mari ne put lui survivre et se suicida.

* * *

La Bibliothèque royale fut vraiment la bibliothèque même d'Édouard Fétis. Chez lui, il n'avait guère de livres, mais des tableaux, des tableaux de vieux maîtres, qu'il avait achetés dans les ventes ou chez les brocanteurs, et dont il s'attachait à déterminer l'origine, parfois illustre. Il y travaillait rarement. Du matin jusqu'au soir, il était à son poste, dans la grande salle de lecture, écrivant, lisant, étudiant l'histoire du passé et se plaisant à lui arracher ses secrets ; d'incomparables trésors étaient à sa disposition, et il y puisait avec allégresse, ce qui ne l'empêchait pas de trouver le temps de se montrer serviable envers ceux que l'étude amenait là, d'éclairer leurs recherches et de les guider. Son obligeance était sans bornes, comme sa politesse, toujours exquise et de formes charmantes, allant jusqu'à des attentions et des précautions qui feraient sourire aujourd'hui dans notre vie bousculée et américanisée.

Il gravit ainsi, peu à peu, les degrés de la hiérarchie. Et quand Alvin mourut, en 1887, ce fut naturellement lui qui lui succéda comme conservateur en chef.

Les années s'écoulèrent... Fétis, parvenu à une extrême vieillesse, ne songeait point à faire la retraite ; le temps n'ayant aucune action sur lui, il paraissait immuable... Et, bien qu'il eût depuis longtemps dépassé

l'âge où les fonctionnaires obtiennent leur pension, personne ne se serait permis de la lui donner. De hautes influences le protégeaient... Un jour cependant, — c'était en 1901, — le Ministre de l'Intérieur De Trooz fit appeler Henri Hymans, qui était à la tête du cabinet d'estampes, et lui apprit sa nomination de conservateur en chef de la Bibliothèque royale en remplacement d'Édouard Fétis... Henri Hymans se récria, et refusa; pour rien au monde il ne supplanterait son vénérable confrère et ami; et, d'ailleurs, il aspirait au repos; le poste qu'on lui offrait était une lourde charge et contrarierait ses plus chers projets... Le ministre répondit en montrant à Hymans l'arrêté de nomination signé par le Roi. Il fallut bien se résigner. Alors Hymans alla trouver Fétis :

— Je ne vous plains pas, lui dit-il, je vous félicite; c'est moi qui suis à plaindre.

Pourtant, Fétis était inquiet.

— Je n'ai pas de livres chez moi, gémit-il; que vais-je faire désormais pour travailler?

— Qu'à cela ne tienne, répondit Hymans; rien ne sera changé : vous aurez à la Bibliothèque votre bureau, comme par le passé, et quand il vous faudra des livres, vous les ferez chercher par les huissiers.

Ainsi fut fait. Tous les jours, Fétis arrivait à la Bibliothèque et y passait la journée à écrire et à lire. Que de fois il a dit à son ancien collègue :

— Je suis si heureux ici!

Il ne quittait jamais Bruxelles. Un jour, il avait assisté à un accident de chemin de fer, et n'y avait lui-même échappé que par miracle. Il jura qu'il ne voyagerait plus, et il tint parole.

Il mourut en plein bonheur... Un jour qu'il sortait de son bureau pour se rendre à une séance de la Commission du Musée, il fut pris d'un éblouissement et tomba; il se blessa dans sa chute; une congestion s'ensuivit... Quelques jours après, il s'éteignait doucement.

Par testament, il avait nommé Henri Hymans son exécuteur testamentaire. Celui-ci rédigea lui-même le catalogue de sa vente.

* * *

De la production littéraire d'Édouard Fétis, il convient de faire deux parts : ses travaux académiques et sa collaboration à l'*Indépendance belge*. L'une et l'autre occupèrent toute son existence.

Académicien à trente-cinq ans, il serait injuste de prétendre qu'il dut son élection uniquement à la protection paternelle et au prestige de son nom. Depuis son arrivée en Belgique, il avait donné des preuves nombreuses de son savoir; il travaillait avec son père à la *Biographie des Musiciens*, après avoir collaboré avec lui, quand il était à Paris, à la *Revue musicale*. Mais ses articles de l'*Indépendance belge* avaient surtout contribué à le faire connaître. A cette époque de fièvre patriotique, les réputations étaient rapides, et l'on savait rendre justice aux jeunes talents.

Comme don de joyeuse entrée à l'Académie, Édouard Fétis apportait deux ouvrages, fraîchement sortis de presse : *Les Splendeurs de l'art en Belgique*, ornées d'une triple signature : la sienne, celle de l'historien Moke et celle du poète Van Hasselt, et *Les Musiciens belges*, signés de lui seul. Le premier de ces livres était une descrip-

tion imagée et vivante, à la portée du grand public, de tout ce que notre pays possède de curiosités et de trésors artistiques; elle s'accordait harmonieusement avec l'exaltation nationaliste dont la liberté récemment conquise enflammait tous les cœurs; c'était un hommage bien mérité à la plus belle des patries. L'autre livre, *Les Musiciens belges*, en deux tomes, est plus important, en ce sens qu'il constitue le premier manuel qui ait été écrit sur ce sujet. Dans une forme sans pédanterie, claire et souriante, qui fut toujours celle d'Édouard Fétis, l'auteur raconte la naissance et le développement de l'art musical en Belgique, résume ce que l'on savait en 1845 sur les différentes expressions de cet art et sur les artistes qui l'ont illustré. Le récit est attachant, rempli d'anecdotes qui en corsent l'intérêt et ordonné avec une méthode et un goût parfaits. Certes, ce n'est pas un livre de science, cherchant à résoudre les questions restées obscures; et l'on se tromperait si l'on croyait y trouver une documentation complète ou des vues nouvelles. Mais, comme œuvre de vulgarisation, il a rendu assurément les plus réels services. Certains chapitres sont particulièrement heureux : celui qui traite de Grétry, entre tous. L'ouvrage s'arrête à Gossec, laissant aux « futurs écrivains » le soin de juger avec impartialité, dit l'auteur, les compositeurs de l'école moderne.

* * *

A peine entré à l'Académie, Fétis y déploie un zèle inlassable. « Rappeler le rôle qu'il y joua, disait Henri Hymans en annonçant sa mort à ses confrères de la Classe des beaux-arts, serait retracer un chapitre entier

de l'histoire de la Compagnie, remonter à l'origine de la Classe des beaux-arts, créée en 1845. Sans doute, l'immortalité est assurée à son nom, illustré déjà par son père. « On ne meurt plus à mon âge », aurait dit Fétis. Et vraiment, ceux qui l'atteignent sont morts par avance. Lui, cependant, donnait un démenti à la règle, et jusqu'à son dernier jour, en quelque sorte, il lui fut donné de poursuivre ses travaux. Rares furent les séances où resta vide le siège qu'il occupait dans le voisinage de Gevaert et de Tardieu, formant trait d'union entre les critiques et les musiciens professionnels représentés parmi nous. »

Il n'est presque pas de sujets auxquels Fétis n'ait touché, sous forme de rapports, de notes ou de mémoires. Son éclectisme, ses connaissances multiples, dans les arts plastiques comme dans l'art musical, le désignaient pour prendre part au jugement des concours et donner son avis dans la plupart des questions à l'ordre du jour. C'est là principalement qu'il nous révélera ses idées personnelles et que nous aurons intérêt à les connaître. Un critique, si impartial qu'il veuille être, ne saurait renoncer à mettre quelque passion dans ses jugements ; un critique est un peu un apôtre, l'apôtre des doctrines qu'il aime et rêve de voir triompher, l'apôtre de ce qu'il croit sincèrement être la vérité et la beauté ; s'il ne les défendait pas, il n'aurait aucune raison d'être, et il ne nous servirait à rien de l'écouter.

Les idées personnelles d'Édouard Fétis, nous les trouvons surtout dans un mémoire qu'il communiqua à la Classe des beaux-arts en 1872 : *L'Art dans la Société et dans l'État*, ainsi que dans les cinq discours qu'il pro-

nonça en séance publique, comme directeur de la Classe, en 1863, en 1872, en 1883, en 1892 et en 1901.

L'Art dans la Société et dans l'État (1) est un panégyrique de l'art, de son origine quasi divine, de son universalité, de son rôle moral et social, de sa puissance et de sa supériorité sur toutes les autres manifestations de l'esprit humain. L'auteur n'a pu échapper, cela va sans dire, aux lieux communs auxquels sa thèse l'exposait ; et quelques-unes de ses théories paraîtraient aujourd'hui assez défraîchies. Il estime que l'existence de l'art, « hymne éternel du Créateur », chez les peuples les plus anciens, prouve à l'évidence un principe d'organisation particulier à l'homme, et, conséquemment, l'erreur des matérialistes, qui attribuent à ce dernier une descendance animale. Il n'a pas de peine, d'autre part, à démontrer que l'art est le véritable « miroir des nations » et que c'est dans les œuvres de leurs artistes qu'il faut étudier l'histoire. Trente ans plus tard, un critique français, M. Robert de La Sizeranne, écrira là-dessus un livre éloquent, *Le Miroir de la Vie* (2) La supériorité de l'art sur l'industrie inspire aussi à Fétis des pages chaleureuses, dans lesquelles les économistes sont assez malmenés. Mais ce mémoire est, dans certaines de ses parties, mieux qu'un banal panégyrique ; il développe des idées généreuses et justes, qui étaient alors en discussion, et les défend avec ardeur. C'est ainsi qu'il réclame pour l'art la protection intelligente de l'État,

(1) *Bulletins de l'Académie*, mémoires in-8°, 1872, t. XXI

(2) Paris, deux volumes, 1902 et 1909.

sans qu'elle puisse nuire en rien à sa liberté. Il définit aussi très exactement ce qu'on doit entendre par l'art populaire, dont on parlait beaucoup à cette époque, et ce qu'il faut souhaiter qu'il soit, très peu différent de l'art tout court. Fétis se déclare partisan de la création d'un art public, sur de larges et solides bases. Il va même jusqu'à demander pour le peuple, admis aux jouissances esthétiques, un régime qui lui eût valu aujourd'hui les applaudissements des plus fougueux socialistes : « Il est hors de doute, écrit-il, qu'il se fait un travail de transformation sociale... Que faudra-t-il pour obtenir un résultat qui doit être dans les vœux de tous? Il faudra exiger moins de travail matériel des ouvriers et s'arranger de manière à leur laisser quelques loisirs pour la culture intellectuelle. » Un long chapitre est consacré à déplorer la décadence de l'art et à en déterminer les causes. Parmi celles-ci, l'auteur signale l'état des mœurs, la politique, l'insuffisance de l'enseignement artistique et la faiblesse des études, la multiplicité des expositions et l'action néfaste des marchands. Enfin, Fétis s'élève vivement contre les abus de l'esprit administratif, qui pèse sur l'indépendance des artistes, et termine par un parallèle décourageant entre la façon dont jadis les princes et les rois traitaient les peintres et les sculpteurs et celle dont on les traite aujourd'hui dans nos États libres et démocratiques. Assurément, si Fétis avait écrit son mémoire cinquante ans plus tard, il eût été beaucoup plus sévère encore; il aurait fait, j'imagine, sur la décadence des arts, le niveau intellectuel des artistes, la multiplicité des expositions, qui sont devenues de simples salles de vente, et l'abus de l'administration, des

réflexions d'un pessimisme infiniment plus appuyé. Il n'eût pas manqué non plus d'exprimer son étonnement en voyant les honneurs rendus à de vulgaires boxeurs par des populations que laissent, par contre, absolument indifférentes, le génie d'un savant et le talent d'un grand artiste.

De tout cela résulte, me semble-t-il, cette constatation, que cet esprit modéré, sage, plein de bon sens, tel qu'Edouard Fétis apparait aux générations qui ont connu sa verte vieillesse, n'était nullement exempt de franche combativité, voire d'audace, dans l'expression de ses idées. Plus d'un de ses souhaits reste à réaliser; plus d'une de ses critiques est toujours juste et trouve encore son application. Mais il avait le tact de les exprimer avec mesure, dans un langage élégant, vivant et clair, sans emphase, ne se refusant pas çà et là à quelque ironie. Peut-être est-ce ce bon ton qui a paru, aux yeux de quelques-uns, un peu démodé...

* * *

Les cinq discours que Fétis prononça, comme directeur de la Classe, en séance publique, sans avoir l'importance de son mémoire sur *L'Art dans la Société et dans l'État*, nous font apprécier d'égales qualités de bon sens et de jugement.

Son premier discours, en 1863, a pour sujet les *Concours dits de Rome*. A cette époque déjà, l'institution de ces concours était attaquée : Fétis la défend contre ces attaques ; il en expose les avantages ; mais il se garde bien d'en approuver l'organisation même et de justifier les vices d'un règlement qui resta, pendant si longtemps,

défectueux. Il démontre l'utilité pour les jeunes artistes de voyager, d'étudier la nature et les mœurs, non moins que l'art des pays étrangers, et de visiter non seulement l'Italie, mais aussi les autres pays, au grand profit de leur intelligence et de leur instruction. On n'a jamais dit mieux, ni contredit ces vérités. Si, plus tard, on a demandé que les concours de Rome fussent réformés, et si on les a réformés, en effet, cela a été justement pour faire de ces vérités-là une application vraiment sérieuse, dans le sens même où Fétis, au fond, les avait exposées.

Le discours directorial de 1872 développe un thème que Fétis reprit dans son discours de 1892. Le premier est intitulé : *De la part de la nature dans les œuvres d'art ;* l'autre : *De l'Idéal et du Naturalisme.* Ils reflètent tous les deux les erreurs et les malentendus qu'avait créés, quelques années auparavant, le mouvement réaliste de Courbet et de son école. L'art de peindre traversait alors une de ses crises les plus aiguës et aussi les plus fécondes en résultats. Mais ces résultats ne pouvaient être acquis qu'après des luttes longues et pénibles. Les artistes et les critiques, qu'avaient bercés les glorieuses illusions du classicisme et du romantisme, ne pouvaient se décider, de gaîté de cœur, à les renier au profit d'une esthétique si opposée à celle qui avait jusqu'alors guidé leurs efforts. Cela était d'autant plus malaisé que les apôtres du culte nouveau se montraient, comme tous les révolutionnaires, ou, simplement, comme tous les évolutionnistes, outranciers et intransigeants dans leurs théories plus encore que dans leurs œuvres. La Classe des beaux-arts de l'Académie, qui s'honorait de compter parmi ses membres la plupart des défenseurs de l'esthétique tradi-

tionnelle, devait, cela va sans dire, s'inquiéter de ce bouleversement et le combattre. Elle n'y manqua point. Les questions qu'il soulevait étaient d'ailleurs très dignes d'intérêt et prêtaient à d'âpres débats. L'Académie n'allait point tarder même à en faire le sujet d'un concours public (1), au moment pourtant où déjà les passions s'étaient apaisées. Mais en attendant, Édouard Fétis, préludant en quelque sorte au rapport qu'il rédigea comme commissaire de ce concours, lança résolument l'alarme, du haut de la tribune académique, dans son discours directorial : *De la part de la nature dans les œuvres d'art.*

Ce titre seul était éloquent : il signifiait que dans les œuvres d'art la nature ne doit entrer que « pour une part ». Quelle est cette part? La plus belle. « L'artiste doit observer, étudier la nature, l'imiter aussi bien qu'il en sera capable, — mais non pas reproduire tout ce qui se présente à lui. *Il faut que l'artiste choisisse.* » Et Fétis n'hésitait pas à faire cette déclaration tyrannique : « On parle beaucoup de la nature, mais il faudrait commencer par la définir. L'être difforme qui naît accidentellement, duquel nous détournons la vue et qu'une loi barbare condamnait jadis à la mort chez certains peuples, *ce n'est pas la nature.* Le malheureux que notre état de civilisation oblige à s'étioler, à s'abâtardir dans les ateliers

(1) *Définir le réalisme et indiquer son influence sur la peinture contemporaine.* Cette question, mise au concours, fut jugée en 1883. Le prix fut attribué à un mémoire présenté par Henri Hymans, membre correspondant de la Classe. (Voy. sa Notice dans le présent *Annuaire*, p. 69).

de la grande industrie, *ce n'est pas la nature...* Le premier homme venu n'est pas l'homme : c'est un homme ».

En résumé, Fétis ne considérait comme étant la « nature » et la « vérité », que les êtres beaux, bien faits, harmonieusement proportionnés. . Et, du même coup, il condamnait les « réalistes », assez audacieux pour avoir peint des ouvriers, des hommes du peuple, des personnages humbles, pas toujours très propres ni très jolis, ainsi qu'avaient fait jadis — l'avait-il oublié? — les vieux maîtres flamands et espagnols dans quelques-uns de leurs chefs-d'œuvre les plus incontestés.

Il est certain qu'un malentendu dictait cette façon de voir, évidemment réactionnaire, dont le bon sens naturel de Fétis, avec un peu de réflexion, eût fait peut-être lui-même justice. Ce malentendu s'affirme davantage encore dans le discours de 1892 : *De l'Idéal et du Naturalisme,* qui ramène la même thèse que celui de 1872. En vingt ans, Édouard Fétis n'a pas évolué; il est resté fidèle, obstinément, à ses anciens errements. Qu'entend-il par « idéal »? « L'idéal pictural ou plastique est simplement *un choix* parmi les objets qui se rencontrent dans la nature... » Et, à chaque page, il insiste : « Le principe de l'idéal, c'est-à-dire du choix... La nécessité du choix s'impose... C'est à cela que se réduit l'idéal. . »

Or, continue-t-il, – et c'est là, au fond, qu'il veut en venir, — « les réalistes intransigeants n'admettent pas ce travail d'élaboration... ». Le principe du réalisme est de « proscrire la beauté dans les arts... » Ils s'en tiennent « à la reproduction servile des objets de la nature... ». Et Fétis rangeait, parmi les chefs du mouvement réaliste,

Millet, le plus poète des peintres modernes, et Charles De Groux, le plus sentimental!

Mais il ne pouvait s'empêcher de se contredire : « Tout artiste qui conçoit et exécute une œuvre fait de l'idéal, soit volontairement, soit involontairement... » Eh bien, alors? En quoi un « réaliste » est-il différent d'un classique ou d'un romantique? Et comment s'imagine-t-on qu'un artiste, quel qu'il soit, observant la nature, l'admirant, ému par elle, et son âme dirigeant sa main, puisse, même s'il le voulait, la reproduire « servilement »? Sa copie sera toujours, quoi qu'il fasse, une interprétation.

Ce que Fétis entend par « le choix qu'un artiste fait dans la nature », c'est, tout simplement, la liberté de l'artiste. L'artiste choisit forcément, que l'objet de son choix soit beau ou laid; il le choisit librement; c'est cette liberté, réglant son inspiration, qui constitue vraiment son idéal. Holbein faisant le portrait d'un affreux bourgeois au nez monstrueux; Vélazquez peignant ses nains et ses fous; d'autres, représentant la misère et le crime, n'ont pas fait autre chose. Les réalistes les plus intransigeants, comme les appelle Fétis, sont, à leur manière, des idéalistes.

En ces matières, Fétis était victime des préjuges de son temps, mais plus encore des partis pris et des exagérations qui accompagnent fatalement toutes les évolutions artistiques, chez ceux qui les défendent et chez ceux qui les combattent. Quelles que fussent la clarté et la sincérité de son jugement, son éducation, très ancienne, l'avait fait prisonnier de méthodes et de formules trop définies pour qu'il lui fût possible de s'ouvrir à de nouvelles idées, si contraires à celles aux-

quelles il avait façonné ses goûts depuis longtemps. Nous le verrons ailleurs, dans ses critiques, à l'*Indépendance belge*, pareillement dérouté par certaines œuvres de maîtres modernes et s'en détourner, hésitant et troublé, de très bonne foi.

Le discours qu'il prononça en 1883 : *Sur les Expositions*, le mettait plus à l'aise. Il y développait une opinion qu'il avait formulée dans son mémoire sur *L'Art dans la Société et dans l'État*, à savoir qu'il y a trop d'expositions et que leur multiplicité est plus nuisible qu'heureuse pour le bien de l'art et des artistes. Il proposait la suppression des médailles et des distinctions, qui, à cette époque, entretenaient la vanité des exposants et donnaient lieu à de regrettables abus. Son conseil fut suivi ; et les artistes purent se féliciter d'une liberté qui les dispensait de devoir trop souvent leurs succès à la camaraderie et au favoritisme.

Enfin, dans son dernier discours, en 1901, Fétis traita de l'*Allégorie*. Au seuil de ses quatre-vingt dix ans, il y évoquait, avec autant d'esprit que d'érudition, les grâces charmantes d'un art auquel il avait dû ses meilleures joies. C'était, dans sa bouche, comme un suprême hommage rendu à d'immortelles traditions, symbolisant, sous la forme d'emblèmes ingénieux, de jolis travestissements et d'images expressives, les passions, les vertus et les gloires des héros. On pourrait dire que ce dernier discours fut lui-même le symbole de cette longue carrière de travail, de bonne grâce et d'urbanité.

***

L'ouvrage le plus considérable de Fétis, celui auquel

il consacra plusieurs années de recherches patientes dans les archives de la Bibliothèque royale, fut son recueil d'études biographiques, historiques et critiques, *Les Artistes belges à l'étranger* (1). Chacune de ces études avait été préalablement l'objet d'une communication à la Classe des beaux-arts. Elles sont au nombre de quarante : Jean Warin, la famille des Sadeler, Georges Hoefnagel, Jean de Stradan, Mathieu et Paul Bril, Gérard de Lairesse, Livin Méhus, Abraham Genoels, Balthazar Gerbier, Juste Sustermans, François Du Quesnoi, Jean Miel, Jacques Fouquières, Jean Ross, Paul Franchoys, Ambroise Dubois, Barthélemy Spronger, J.-P.-A. Tassaert, François Millet, Gérard Van Opstal, Roelandt Savery, Van der Meulen, Lucas et Martin Van Valckenborcht, Denis Calvaert, Gérard Edelinck, Philippe Buyster, Philippe et Nicolas Vleugels, Philippe de Champagne, Jean Schorquens, Jean Van Noort, Jacques Denys, Jacques Coelemans, Pierre Van Schuppen, Léonard Thiry, Robert de Longé, Pierre Vlerick, Melchior Tavernier, Bertholet Flemalle et Adrien de Weert. Cette énumération de noms, dont beaucoup étaient alors inconnus, suffit à montrer l'intérêt de ce long travail. L'idée qui l'avait inspiré était originale et généreuse entre toutes. L'auteur prit soin de l'expliquer lui-même, en commençant ses études, dans une note lue à l'Académie : *Observations sur le but que s'est proposé l'auteur de ce travail et sur le plan qu'il s'est tracé* (2).

(1) Bruxelles, 1857-1865, 2 vol. in-8°.

(2) *Bulletins de l'Académie*, 1857, p. 175.

« Les écrivains qui se sont occupés de l'art flamand, dit-il, n'ont guère parlé que de ceux de nos peintres, de nos graveurs, de nos architectes qui sont restés attachés au sol natal. Quant à ceux qui ont porté leurs talents à l'étranger, — et le nombre en est grand, — ils n'ont obtenu qu'une mention sommaire, lorsqu'ils n'ont pas été l'objet d'un oubli complet. Il nous a semblé qu'il y avait là une lacune à remplir, une injustice à réparer, et c'est ce que nous avons entrepris de faire.

» . . La plupart des grands compositeurs de l'école belge ont vécu à l'étranger .. Nous les réclamons cependant comme étant des nôtres... Ce qui est vrai pour les musiciens l'est également pour ceux de nos compatriotes qui se sont illustrés dans les arts du dessin. »

Fétis partage les artistes belges qui ont vécu à l'étranger en deux catégories. « A la première, dit-il, appartiennent ceux qui ont fait dans les diverses contrées de l'Europe un séjour d'assez longue durée pour y laisser la plus grande partie de leurs œuvres, mais qui sont revenus mourir sur le sol natal. Dans la seconde catégorie se placent les artistes qui, sortis jeunes de leur pays, n'y sont jamais rentrés, et dont toute la carrière s'est accomplie à l'étranger. Les historiens de l'art flamand ont parlé des premiers; mais les renseignements qu'ils ont fournis sur les travaux exécutés par eux dans les pays où ils avaient établi leur résidence sont inexacts ou incomplets, parce qu'ils ont négligé de puiser aux sources étrangères. Les artistes appartenant à la seconde catégorie ont été complètement négligés par les annalistes de l'école flamande, qui n'ont pas même cité les noms de plusieurs de ceux dont les notices font partie

de ce recueil. C'est surtout à eux qu'une réparation était due. »

Fétis fait remarquer très justement que « parmi les maîtres flamands qui ont émigré, il en est qui influèrent sur la direction de l'art dans le pays où ils se sont fixés, et par lesquels se répandirent au dehors quelques-uns des principes fondamentaux de notre école nationale. D'autres, au contraire, se sont modifiés au contact des écoles étrangères et se sont assimilé, dans une proportion plus ou moins grande, les qualités qui les distinguent ». C'est cela qui fait l'intérêt de ces études et mérite à l'auteur qui les entreprit les plus sincères éloges. Ainsi que le disait Henri Hymans sur la tombe de notre vénérable confrère, celui-ci « élevait ainsi de ses mains un monument — peut-être pas *ære perennius,* car d'autres y ont ajouté à leur tour des assises — aux grands hommes de sa patrie. Légitimement il avait le droit de dire avec le poète :

» J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris ».

La science historique et critique a fait depuis, en effet, quelque progrès. *Les Artistes belges à l'étranger* de Fétis n'en resteront pas moins utiles à consulter, comme introduction à des travaux plus documentés, sinon définitifs.

On trouvera, à la fin de cette notice, dans la *Bibliographie* d'Edouard Fétis, l'indication de ses menus travaux à l'Académie. Il convient cependant de noter tout particulièrement le rapport que la Classe des beaux-arts le chargea de faire, en 1872, lors de la célébration du centenaire de l'Académie, sur les *Travaux de la Classe*

depuis sa création en 1845, et le discours qu'il prononça en séance publique sur le même sujet. Ce rapport constitue une histoire détaillée, toute pleine de renseignements précieux, de la Classe des beaux-arts; nul mieux que Fétis n'était capable de le rédiger avec autant de conscience et de précision.

*
* *

Plus encore que ses travaux académiques, la collaboration d'Édouard Fétis à l'*Indépendance belge* a fait connaître son nom au grand public. On n'a pas souvenance d'une collaboration aussi longue, sans interruption, dans un même journal. Le premier article de Fétis date de 1836; le dernier parut trois semaines avant sa mort, au mois de janvier 1909. Dès le début, il assuma dans ce journal la double tâche de critique artistique et de critique musical; il la remplit avec une autorité que lui conféraient naturellement, outre des preuves nombreuses d'érudition et de talent, son origine et sa situation, et qu'il fortifia par une impartialité et une dignité auxquelles il n'est personne qui ne rendît hommage.

Fétis inaugura dans la presse quotidienne belge la critique approfondie, détaillée, ne se contentant pas de simples impressions fugitives, de reportages hâtifs, mais analysant l'œuvre avec soin, dans des feuilletons qui étaient, comme ceux des grands journaux français, de véritables études. Pendant soixante-treize ans, il fut, a-t-on dit sur sa tombe, l'orgueil du journal qui se l'était attaché. Et celui qui parlait ainsi, M. Roland de Marès, alors rédacteur en chef de l'*Indépendance*, ajoutait ces réflexions, si justes et à la fois un peu amères et un peu

tristes : « Songez à ce que soixante-treize années de critique artistique et musicale représentent d'études consciencieuses et de travail patient; songez à toutes les idées mûries par cette intelligence, à tous les sentiments analysés, à toutes les impressions scrupuleusement notées; songez à ce qu'il y eut de labeur ingrat dans cet effort si merveilleusement soutenu! ... Labeur ingrat, parce qu'il y a cette vieille formule prétendant que la critique est aisée, qui pèse toujours sur les hommes dont l'existence est consacrée à l'étude du Beau dans toutes ses formes. Est-il donc aisé de savoir comprendre tous les rêves et tous les élans; de se maintenir au-dessus de toutes les passions qui entraînent les artistes, en dehors de toutes les querelles qui se déchaînent d'école à école; d'être le juge dont nul ne peut suspecter l'impartialité parce que sa parole prépare l'opinion, fait et défait les réputations?... Il n'est jamais aisé de comprendre tout ce qu'il y a dans un geste humain, et ceux qui savent comprendre sont toujours des êtres d'élite. Le critique peut combattre pour un idéal et pour une formule d'art; ce qui lui est interdit, c'est l'éloge qui trompe et l'injure qui tue ».

Labeur ingrat surtout, aurait pu dire encore M. De Marès, parce que nul autre n'est exposé comme celui-là aux déboires et aux avanies qui guettent généralement le critique honnête et sincère. L'inimitié des uns, l'ingratitude des autres, l'injure et la calomnie quelquefois sont la récompense de sa probité et de sa conscience. « Nous vivons, a-t-on écrit à ce propos, dans un pays effroyablement mesquin, où chacun se croit « tabou » et où l'artiste n'admet pas la plus légère réserve dans les témoignages d'admiration dus à son génie. Il faut brûler un encens

pur devant toutes les idoles et veiller à ce que la fumée n'en soit pas plus épaisse ici que là. Chacun en veut autant que son voisin. Malheur au critique qui s'avise d'etablir une hiérarchie des talents! Malheur à qui fait des restrictions! Il est tout aussitôt accusé de mauvaise foi ou taxé de crétinisme. »

Édouard Fétis eut le bonheur de vivre à une époque où l'on avait encore, en Belgique, une conception saine de la critique, « où la presse, s'adressant à un public plus restreint et de culture plus soignée, était la grande semeuse d'idées généreuses » et où les artistes eux-mêmes respectaient les jugements de la critique et les considéraient comme des opinions librement exprimées, dignes d'être discutées pour le plus grand bien de l'art. Ce temps-là est passé. Les artistes ne considèrent plus guère la critique que comme un instrument de réclame, à leur service. Fétis ne se serait jamais résigné à admettre ces mœurs ; ses feuilletons analysaient l'œuvre représentée ou exposée, distribuaient aux artistes et aux interprètes l'éloge ou le blâme, avec une courtoisie qui n'excluait pas la juste sévérité. Il vint un temps, hélas! où ces façons parurent quelque peu désuètes, où le feuilletonniste de l'*Indépendance* lui-même perdit de son prestige, parce qu'il avait gardé la bonne grâce souriante et indulgente, exempte d'hyperboles, de ses premières années, tout en s'abstenant de banales flatteries. Tant de choses avaient changé! Les modes, les goûts, les évolutions les plus diverses s'étaient succédé, dans la musique comme dans la peinture. Comment la vue et l'ouïe du vieux critique de 1836 n'en eussent-elles pas été un peu brouillées? Quelle que fût sa bonne volonté, son

désir de s'assimiler les méthodes, les colorations et les harmonies nouvelles, il y avait des moments où son front se penchait dans ses deux mains et où il préférait ne pas regarder et ne pas entendre...

Un jour, le rédacteur en chef de l'*Indépendance* (c'était alors M. Gérard Harry) le conduisit, dans une exposition, devant les premières toiles que Whistler eût envoyées en Belgique, ses impressionnantes symphonies colorées : M. Gérard Harry admirait et aimait beaucoup le grand peintre américain ; craignant que Fétis ne le maltraitât dans son compte rendu du Salon, il cherchait à lui faire partager son admiration... Fétis écrivait, se taisait, faisait la grimace... et ne comprenait pas. M. Harry le quitta, navré... Or, quand parut le compte rendu, il n'y avait pas un mot de blâme pour Whistler, mais pas un mot d'éloge non plus. Plutôt que de chagriner son rédacteur en chef, Fétis s'était abstenu d'être sévère ; mais sa sincérité n'aurait pu s'abaisser à des louanges qu'il ne pensait pas.

Cette sincérité fut, dans les dernières années de sa carrière, mise à de cruelles épreuves. Ce fut d'abord pendant la période wagnérienne, au moment des succès délirants qui saluèrent les drames tétralogiques ; le feuilletonniste de l'*Indépendance*, initié déjà plus ou moins par son père, François Fétis, s'en tira habilement, en considérant ces drames à peu près comme des opéras meyerbeeriens (1) ; mais le *Pelléas et Mélisande* de De-

(1) Dès 1852, François Fétis adressait à l'Académie un rapport sur un voyage qu'il avait fait en Allemagne pour y entendre la musique de Wagner ; il en rapprochait l'esthétique, avec quelque raison d'ailleurs, de celles de Gluck, et assimilait les *leitmotive* des héros wagnériens aux phrases par quoi Meyerbeer caractérise les personnages de ses opéras.

bussy le dérouta tout à fait, et l'*Ariane et Barbe-Bleue* de Paul Dukas ne le surprit pas moins... C'est là, d'ailleurs, que se termina sa carrière de critique musical : le compte rendu de cette œuvre fut justement son dernier article, daté du 4 janvier 1909, suivi seulement de quelques lignes sur la reprise de *Roméo et Juliette*, le 7 janvier 1909. Nous n'aurons garde de partager l'avis de M. De Marès, disant que « lorsqu'on voudra se faire une idée d'ensemble du mouvement artistique du XIXe siècle dans notre pays, ce sont les feuilletons d'Édouard Fétis qu'il faudra consulter », et que « c'est par eux qu'on se rendra compte comment furent franchies les étapes d'une évolution artistique infiniment complexe et glorieuse ». En face de cette évolution, Fétis fut un spectateur, nécessairement attentif et bienveillant, mais un peu étranger... Les audaces des peintres et des musiciens, la débâcle du romantisme et de la peinture d'histoire, la victoire du modernisme, l'impressionnisme pictural et musical, tout cela passa devant lui comme un cortège bigarré de figures nouvelles, dont il s'appliquait très consciencieusement à saisir la lettre, sans en pénétrer toujours le sens et l'esprit. Aux manifestations de l'art nouveau il adaptait ingénument les formules chères à sa jeunesse.

En 1899, Fétis abandonna la critique d'art à l'*Indépendance*; il fut remplacé par Charles Tardieu. Ses quatre-vingts ans, malgré leur robustesse, lui faisaient un devoir de s'épargner les fatigues de longues promenades à travers les Salons. Mais il n'eut garde d'abandonner, au théâtre de la Monnaie, le fauteuil qu'y occupait depuis trois quarts de siècle le doyen des critiques...

« Fauteuil d'orchestre n° 207... Chacun connaît par cœur ce fauteuil-là. Les étrangers même. Tout de suite, leurs jumelles ou leurs yeux nus vont à la longue soie blanche de la tête qui s'en détache, légèrement renversée sur le dossier, dans une attitude d'intense attention, l'oreille s'aidant du revers de la main pour rapprocher les sons et mieux absorber un détail subtil d'orchestration ou quelque chant en sourdine...

» ... Point de doute, Fétis est bien le doyen des critiques de la Belgique, — de l'Europe, — du monde. Les générations de chanteurs et d'auditeurs passent; les œuvres musicales passent et repassent; chacune retrouve jusqu'à minuit, jusqu'à 1 heure du matin, — quand la « première » finit tard, — la même tête abondamment argentée, qui se renverse sur le dossier du fauteuil 207. Elle était là aux écoutes, vers 1840, lorsque Adam y donnait le *Postillon de Lonjumeau;* vers 1850, quand y éclatait *Zerline ou la Corbeille d'Oranges,* d'Auber; elle y est pour la *Walkyrie,* pour le *Rêve,* pour *Werther :* pour Wagner, Bruneau, Massenet, — et plus immuable que le 207 même, car il a subi maint revernissage et changé de velours, le fauteuil! »

Ce joli croquis, pris sur le vif, est de M. Gérard Harry; la ressemblance est parfaite. C'est bien sous cet aspect que le souvenir d'Édouard Fétis restera gravé dans la mémoire de toute une génération. Peut-être même, pour les générations suivantes, deviendra-t-il légendaire.

Quand il cessa de faire de la critique artistique, on crut qu'il allait se reposer tout à fait. Ne l'avait-il pas bien mérité? L'*Indépendance* attendait, espérait même, dans l'intérêt de sa santé, qu'il s'y déciderait. Il semblait qu'il

dût souhaiter lui-même de passer à d'autres plumes, plus jeunes, le soin de juger des œuvres si différentes de celles qu'il avait aimées, des œuvres qui devaient, sans doute, le faire souffrir parfois et rendre son travail un peu pénible... Mais on hésitait à lui offrir cette retraite qu'il ne réclamait point, de peur de l'inquiéter, de le blesser, de lui faire croire qu'il n'était plus assez jeune .. Il se doutait cependant de quelque chose; il avait le sentiment que cette offre on allait la lui faire... Il s'en tourmentait. Et alors, il eut recours à la plus malicieuse et la plus adroite des tactiques : Il s'en alla trouver le rédacteur en chef de l'*Indépendance :*

— Je viens, lui dit-il, vous demander un grand service... Je suis victime, à la Bibliothèque royale, d'un tas d'intrigues qui s'ourdissent contre moi dans l'ombre, pour me forcer à donner ma démission de Conservateur en chef et à solliciter ma pension... Il y a là des gens qui voudraient me succéder et qui remuent ciel et terre. Or, voyez si je suis encore vaillant ! Ce serait une cruelle injustice et une noire ingratitude, après tous les services que j'ai rendus... J'en mourrais... Je vous en prie, défendez-moi !

Fétis avait l'air très ému. Sa situation à la Bibliothèque était-elle réellement menacée? Il savait bien que non; elle était garantie par de très hautes protections. Mais c'était une façon ingénieuse d'éloigner de lui la menace, plus réelle, d'un danger qu'il devinait exister pour lui à l'*Indépendance*. On le comprit sans peine, et l'on n'insista point. Fétis garda son sceptre de critique, jusqu'à la fin, en toute sécurité. Il avait la chance d'appartenir à un journal ayant le respect d'une autorité acquise par de

longues années d'expérience. Ailleurs, on n'aurait pas eu probablement de ces scrupules : on l'eût remercié plus ou moins poliment, ou on lui eût cherché une querelle d'Allemand, grossière et méchante : cela s'est vu, en des circonstances notoires, qui ont causé quelque émotion dans la presse bruxelloise, assez lente pourtant à s'alarmer quand il s'agit de se solidariser pour la défense de sa dignité professionnelle. Le journaliste, en Belgique, est malheureusement exposé à de pareilles aventures. L'usage veut qu'il engage son avenir sans contrat; sa seule garantie est la parole d'un directeur, la plupart du temps intelligent et de bonne foi, mais, parfois aussi, préoccupé avant tout de gagner de l'argent ou de satisfaire son ambition politique. Son sort est livré ainsi au jeu du hasard... Le caprice d'un imbécile ou le calcul intéressé d'un malhonnête homme peut, du jour au lendemain, le jeter sur le pavé, s'il n'a pas d'autres ressources ou s'il est trop âgé pour s'en créer de nouvelles. Celui qui écrit ces lignes en sait quelque chose.

* * *

L'activité d'Édouard Fétis s'employa aussi dans la surveillance et l'organisation des musées de peinture et de sculpture. Il rédigea le catalogue du Musée de Bruxelles et publia diverses notes sur les accroissements de nos collections nationales.

Membre de la Commission pour la publication des œuvres des anciens musiciens belges, il écrivit les notices de plusieurs opéras de Grétry, dont cette Commission, sous les auspices du Gouvernement, entreprit,

dès 1885, de publier l'œuvre complète, aujourd'hui à peu près terminée.

Enfin, il fut, avec Louis Gallait, en 1849, le promoteur de la « Caisse centrale des artistes », fondée dans le but d'assurer une pension aux veuves des artistes associés et, le cas échéant, des secours aux artistes malheureux. Ce n'est certes point là son moindre titre à notre reconnaissante admiration.

Dès ses débuts comme écrivain d'art, à Paris, Fétis s'était lié d'amitié avec Louis Gallait. Cette amitié ne cessa qu'avec la mort. L'artiste fit de son ami, alors très jeune encore, comme lui, un portrait, que Fétis légua au Musée de Bruxelles, où il est placé.

On a rappelé, à propos des distinctions honorifiques qu'il reçut en grand nombre, un mot charmant. Il venait d'être promu au grade de Grand-officier de l'Ordre de Léopold. Comme ses confrères le félicitaient, il répondit en souriant :

« — Que m'importent ces honneurs! J'ai été heureux : voilà ma vraie récompense. »

Qui ne l'envierait?... Et qui pourrait en dire autant?

LUCIEN SOLVAY.

BIBLIOGRAPHIE.

TRAVAUX ACADÉMIQUES.

Mémoires in-8°.

L'Art dans la société et dans l'État. (T. XXII, 1872.)

Bulletins.

Note sur l'Architecture bourgeoise. (T. XIV, 2°, 1847, p. 82.)

Rapport sur un dessin allégorique de la vapeur ; présenté par M. De Marneffe. (T. XV, 2°, 1848, p. 423.)

Rapport sur une notice de M. De Marneffe, intitulée : *Quelques mots sur le Paysage, le Coloris et la Couleur.* (T. XVI, 1°, 1849, p. 287.)

Rapport sur la proposition de M. le comte A. de Beaufort : *Sur les inscriptions à placer sur les anciens édifices civils et religieux.* (T. XVI, 2°, 1849, p. 505.)

Note sur l'utilité qu'il y aurait à présenter un tableau du progrès des arts, dans ces derniers temps, en Belgique. (T. XIX, 1°, 1852, p. 750.)

Notice sur Jean Warin (T. XX, 2°, 1853, p. 352.)

Notice sur une estampe satirique du XVIe siècle. (T. XXI, 1°, 1854, p. 256.)

Rapport sur une notice de M. A. Pinchart, intitulée : *Liévin Van den Clite, peintre gantois du XVIe siècle.* (Ibid., p. 178.)

Rapport sur une notice de M. A. Pinchart intitulée : *Thomas Vincidor, de Bologne, peintre et architecte du XVIe siècle.* (Ibid., p. 532.)

Notice sur la famille des Sadeler. (T. XXI, 2°, 1854, p. 429.)

Notice sur Georges Hoefnagel. (Ibid., p. 978.)

Notice sur Jean de Stradan (T. XXII, 1°, 1855, p. 445.)

Notice sur Mathieu et Paul Bril. (Ibid., p. 594.)

Rapport sur un mémoire de concours sur l'influence exercée par la musique sur les mœurs. (T. XXII, 2°, 1855, p. 291.)

Rapport sur deux mémoires de concours traitant des causes auxquelles on doit attribuer la bonne conservation des œuvres de peinture de certaines écoles et de certains maîtres. (Ibid., p. 308.)

Notice sur Gérard de Lairesse. (Ibid., p. 468.)

Sur la restauration de l'escalier de l'église Sainte-Gudule. (Ibid., p. 636.)

Notice sur Livin Mehus. (Ibid., p. 717.)

Notice sur Abraham Genoels. (T. XXIII, 1°, 1856, p. 61.)

Notice sur Balthazar Gerbier (Ibid., p. 211.)

Notice sur Juste Sustermans. (Ibid., p. 435.)

Notice sur François Du Quesnoi. (Ibid., p. 781.)

Notice sur Jean Miel. (T. XXIII 2°, 1856 p. 254.)

Notice sur Jacques Fouquières. (Ibid., p. 580.)

Notice sur Jean Ross. (Ibid., p. 580.)

Notice sur Paul Franchoys. (Ibid., p. 724.)

Notice sur Ambroise Dubois. (Ibid., p. 724.)

Notice sur Barthélemy Spranger. (T. I, 1857, p. 175.)

Les artistes belges à l'étranger. Observations sur le but que s'est proposé l'auteur de ce travail et sur le plan qu'il s'est tracé. (Ibid., p. 355.)

Notice sur J.-P.-A. Tassaert. (T. II, 1857, p. 469.)

Notice sur François Millet. (T. IV, 1858, p. 193.)

Notice sur Gérard Van Opstal. (Ibid., p. 327.)

Notice sur Roelandt Savery. (Ibid., p. 344.)

Notice sur Van der Meulen. (T. V, 1858, p. 407.)

Notice sur Lucas et Martin Van Valckenborcht. (T. VI, 1859, p. 378.)

Rapport sur un mémoire de concours sur l'origine et les progrès de la gravure dans les Pays-Bas. (T. VIII, 1859, p. 11.)

Rapport sur un mémoire de concours répondant à la question : *Faire l'histoire de la Tapisserie de haute lisse dans les Pays-Bas*. (Ibid., p. 14.)

Notice sur Denis Calvaert. (Ibid., p. 264.)

Notice sur Gérard Edelinck. (T. IX, 1860, p. 223.)

Notice sur Philippe Buyster. (T. X, 1860, p. 487.)

Rapports sur les travaux de la Commission de la Biographie nationale, de 1861 à 1864. (T. XI, p. 503; t. XIII, p. 646; t. XV, p. 783; t. XVII, p. 570.)

Notice sur Philippe et Nicolas Vleugels. (T. XI, 1861, p. 686.)

Notice sur Philippe de Champaigne. (T. XV, 1863, p. 485.)

Sur les concours dits de Rome, discours prononcé en séance publique de la Classe des beaux-arts, le 21 septembre 1863. (T. XVI, p. 264.)

Notice sur Jean Schorquens. (Ibid., p. 599.)

Notice sur Jean Van Noort. (Ibid., p. 599.)

Notice sur Jacques Denys. (T. XVII, 1864, p. 205.)

Notice sur Jacques Coelemans. (Ibid., p. 205.)

Notice sur Pierre Van Schuppen. (Ibid., p. 287.)

Notice sur Léonard Thiry. (Ibid., p. 411.)

Notice sur Robert de Longé. (T. XVII, 1864, p. 694.)

Notice sur Pierre Vlerick. (Ibid., p. 694.)

Sur les peintures d'un incunable de la Bibliothèque royale. (T. XVIII, 1864, p. 172.)

Notice sur Melchior Tavernier. (T. XIX, 1865, p. 499.)

Notice sur Bertholet Flemalle. (T. XX, 1865, p. 186.)

Notice sur Adrien de Weert. (Ibid., p. 333.)

(Les notices biographiques ci-dessus indiquées ont été réunies sous ce titre : *Les Artistes belges à l'étranger; études biographiques, historiques et critiques*, Bruxelles, 1857-1865 ; 2 vol. in-8°.)

Rapport sur deux mémoires de concours reçus en réponse à la question : *Apprécier Quentin Metsys comme peintre et déterminer l'influence qu'il a exercée.* (T. XXIV, 1867, p. 228.)

Rapport sur trois mémoires de concours reçus en réponse à la même question, remise au programme de 1868. (T. XXVI, p. 215.)

Rapport sur un mémoire de concours répondant à la question : *Rechercher l'époque à laquelle l'Architecture a subi, dans les Pays-Bas, l'influence italienne.* (T. XXX, 1870, p. 155.)

Rapport présenté au nom de la Commission chargée d'élaborer un plan pour l'édification d'un local destiné

aux expositions triennales. (T. XXXIII, 1872, p. 337.)

Rapports sur les concours de peinture et de sculpture ouverts par la Classe des beaux-arts. (T. XXXIV, 1872, p. 352.)

De la part de la nature dans les œuvres d'art; discours prononcé en séance publique de la Classe des beaux-arts, le 24 septembre 1872. (Ibid., p. 225.)

Notice sur les dernières acquisitions du Musée de Bruxelles. (T. XLI, 1876, p. 1341.)

Rapport sur un mémoire de concours : *Sur l'Histoire de la Typographie musicale.* (T. XLIV, 1877, p. 275.)

Un nouveau peintre du XVIIe siècle : Michel-Ange Immenraet. (T. XLVI, 1878, p. 153.)

Rapport sur une communication de M. le comte de Linas : *Sur des pièces d'orfèvrerie du XIIe siècle.* (T. I, 1881, p. 193.)

Rapport sur un mémoire de M. Helbig : *Sur les reliquaires donnés par saint Louis au couvent des Dominicains de Liége.* (T. II, 1881, p. 59.)

Rapport sur un mémoire de concours : *Sur la Vie et les Œuvres de Grétry.* (Ibid., p. 344.)

Discours prononcé aux funérailles de M. Julien Leclercq. (T. III, 1882, p. 306.)

Idem aux funérailles de M. Eugène Simonis. (T. IV, 1882, p. 274.)

Idem aux funérailles de M. G. Geefs. (T. V, 1883, p. 446.)

Idem aux funérailles de M. J. Franck. (Ibid., p. 450.)

Sur quelques autographes de Grétry. (T. VI, 1883, p. 72.)

Réponse à M. Bormans sur le même sujet. (Ibid., p. 192.

Rapport sur un mémoire de concours en réponse à la question : *Définir le Réalisme et indiquer son influence sur la peinture contemporaine.* (Ibid., p. 357.)

Sur les Expositions; discours prononcé à la séance publique de la Classe des beaux-arts, en qualité de directeur, le 28 octobre 1883. (Ibid., p. 365.)

Note sur l'ouvrage de M. Lucien Solvay : *L'Art espagnol.* (T. XIII, 1887, p. 46.)

Discours prononcé aux funérailles de M. L. Alvin. (Ibid., p. 876.)

Éloge de feu Louis Gallait. (T. XIV, 1887, p. 857.)

Rapports sur un travail de M. L. Lampe : *Sur la nécessité de créer une école de restauration de tableaux.* (T. XX, 1890, p. 509, et t. XXII, 1891, p. 177.)

Allocution prononcée lors du jubilé de M. P.-J. Van Beneden. (T. XXIII, 1892, p. 702.)

De l'Idéal et du Naturalisme; discours prononcé à la séance publique de la Classe des beaux-arts, en qualité de directeur, le 30 octobre 1892. (T. XXIV, 1892, p. 413.)

Note sur la 1re édition du livre de M. Lucien Solvay : *Le Paysage et les Paysagistes. Th. Verstraete.* (T. XXXIV, 1897, p. 784.)

Bulletins de la Classe des lettres et des sciences morales et politiques, et de la Classe des beaux-arts.

Rapport sur les plans Maquet pour le dégagement et l'isolement des Musées, Montagne de la Cour. (1899, p. 217.)

Quelques mots sur l'Allégorie, discours comme directeur de la Classe des beaux-arts en 1901. (1901, p. 1213.)

Rapport sur les mémoires du concours de la Classe des beaux-arts pour 1902 : *Sur les Peintres flamands qui, au XVIe siècle, n'ont pas subi l'influence italienne.* (1902, p. 595.)

Annuaire.

Notice sur Ch. Geerts, correspondant de l'Académie. (Année 1856.)

Notice sur M.-J. Mengal, correspondant de l'Académie. (Année 1859.)

Notice sur Henri Leys, membre de l'Académie. (Année 1872.)

Centième anniversaire de fondation.

Rapport sur les travaux de la Classe des beaux-arts, de 1845 à 1872. (T. I.)

Discours sur les travaux de la Classe, lu dans la séance solennelle du 29 mai 1872. (Ibid.)

TRAVAUX NON PUBLIÉS PAR L'ACADÉMIE.

Les Musiciens belges. (Bruxelles, 1846-1848; 2 vol. in-12.)

Les splendeurs de l'Art en Belgique (en collaboration avec Moke et Van Hasselt). (Bruxelles, 1848; 1 vol. gr. in-8°.)

Catalogue descriptif et historique du Musée de Bruxelles. (Bruxelles, 1863; 1 vol. in-12. Plusieurs éditions.)

Notice sur un triptyque du Musée de Bruxelles, attribué par erreur à Goswin Van der Weyden. (*Bulletin des Commissions royales d'art et d'archéologie*, t. I.)

Notice historique sur l'origine et sur les accroissements du Musée de Bruxelles. (Ibid., t. II.)

La Descendance apostolique de sainte Anne, triptyque de Quentin Metsys. (*Bulletin des Commissions royales d'art et d'archéologie*, t. V.)

Batailles de P. Snayers, acquises par le Musée de Bruxelles. (Ibid., t. VI.)

La « Grande Kermesse » de Teniers. (Ibid., t. VI.)

Quelques réflexions sur la Peinture monumentale. (Ibid., t. IX.)

Les incunables de la Bibliothèque royale, examinés au point de vue des arts et de l'archéologie. (Ibid.)

Un demi-siècle de l'histoire de la Musique en France. (*Revue de Paris*, édition belge 1850-1851.)

Paysages et Chasses de Rubens, reproduites en lithographie, avec texte explicatif. (Bruxelles, Muquardt, 1857; 1 vol. in-fol.)

La « Bible » de Rubens; quarante photographies avec texte explicatif. (Bruxelles, 1858; 1 vol. in-fol.)

Allégories sacrées, vierges, saints et martyrs de Rubens; quarante photographies avec texte explicatif. (Bruxelles, 1860; 1 vol. in-fol.)

Nouveaux documents pour la tradition iconographique des Neuf Preux. (*Documents iconographiques et typographiques de la Bibliothèque royale*. Bruxelles, Muquardt, 1873; in-fol.)

Derniers accroissements du Musée de Bruxelles (*Bulletin des Commissions royales d'art et d'archéologie*, t. XVI, 1875.)

Même sujet. (Ibid , t. XV, 1876.)

Un Peintre célèbre qui n'a pas existé. (Ibid., t. XIX, 1880)

Accroissement du Musée de Bruxelles. (Ibid., t XX, 1881.)

Même sujet. (Ibid., t. XXIII, 1884.)

Discours prononcés aux distributions de prix du Conservatoire royal de musique de Bruxelles, dans les années 1892, 1894, 1895. — Discours prononcé aux obsèques du Prince de Chimay, en 1891. (Publiés dans l'*Annuaire du Conservatoire*.)

PUBLICATIONS DES OEUVRES DE GRÉTRY. — Notices historiques sur les opéras suivants : *Lucile* — *Les Méprises par ressemblance.* — *L'Épreuve villageoise.* — *Le Tableau parlant.* — *Les Événements imprévus.* — *Zémire et Azor.* — *Le Huron.* — *Colinette à la Cour.* — *Le Jugement de Midas.* — *Raoul Barbe-Bleue.* — *Panurge dans l'île des Lanternes.* — *Les Deux Avares.* — *L'Amant jaloux.* — *La Caravane du Caire.* — *Guillaume Tell.* — *La Fausse Magie.* — *Le Comte d'Albert.* — *Sylvain.* — *Denys le Tyran, maître d'école à Corinthe* — *La Rosière républicaine.* — *La Rosière de Salency.* — *Le Magnifique.* — *Aucassin et Nicolette.* — *Amphitryon.* — *Les Mariages Samnites.* — *Andromaque.*

Édouard Fétis a, en outre, écrit la chronique des beaux-arts et la chronique musicale de l'*Indépendance belge*, depuis 1837 ; des notices dans les *Belges illustres* ; des articles dans la *Revue nationale*, dans la *Gazette musicale de Paris*, etc.

Publications académiques depuis la réorganisation, en 1816

Mémoires, t. I à LIV (1820-1904); in-4°. — *Mémoires couronnés et Mémoires savants etr.*, t. I à LXII (1817-1904); in-4°. — *Memoires couronnés*, t. I à L (1840-1904); in-8°.

Table des Mémoires, nouv. édition, 1772-1897; in-8°. — *Supplément*, 1898-1

Mémoires, nouv sér. (*Classe des sciences*) : in-4°, t. I à IV (7e fasc.); in-8°, t. I à (1er fasc.). — *Memoires*, nouv. sér. (*Classe des lettres*) : in-4°, t. I à VIII; in t. I à XIV (1re partie), t. XV et t. XVI (3e fasc.).

Mémoires (*Classe des beaux-arts*) : in-4°, t. I (2e fasc.); in-8°, t. I.

Table de logarithmes à 12 decimales, par Namur et P. Mansion, 1877; in-8°.

Annuaires, années 1835 à 1922, 84 vol. in-18. — *Tables des notices biographiq* 1835-1914, in-18.

Règlements et documents concernant les trois Classes : éditions de 1896 et de 1 in-18.

Statuts et Règlements, in-18, 1921.

Fondations académiques, 1914, gr. in-8°.

Bulletins, 1re sér., t. I-XXIII, avec annexes; 2e sér., t. I-L; 3e sér., t. I-XX in-8°. — *Classe des sciences*, 4e sér., 1899-1910; 5e sér., gr. in-8°, 1911-1 avec annexes. — *Classe des lettres et des sciences morales et politiques et beaux-arts*, 4e sér., 1899-1910; 5e sér., gr. in-8°, 1911-1921, t. I-VII, annexes. — *Classe des beaux-arts*, t. I-III, 1919-1921. — *Tables géner* 1852-1914, 9 vol. in-8°.

Bibliographie académique : édit. de 1854, 1874, 1886, 1896 et 1907-1909, in

Catalogue de la bibliothèque de l'Académie, 1re partie : Sociétés savante periodiques; 2de partie : Sciences, lettres, arts (1881-1890); 4 vol. in-8

Catalogues onomastiques des accroissements, 1885-1914; 3 vol. gr. in-8°.

Catalogue de la bibliothèque du baron de Stassart, 1865; in-8°.

Centième anniversaire de fondation de l'Académie (1772-1872); 2 vol. gr. in-8°

MONUMENTS DE LA LITTÉRATURE FLAMANDE (IN 8°).

OEuvres de Van Maerlant : *Der Naturen Bloeme*, t. I, publié par J. Born 1857; 1 vol. — *Rymbybel*, avec *Glossaire*, publié par J. David, 1858-1 3 vol. in-8°. — *Alexanders Geesten*, publié par Snellaert, 1860-1862; 2 — Nederlandsche gedichten. publiées par le même, 1869. — *Parthono* publié par J. Bormans, 1871. — Speghel der Wijsheit van Jan Praet p par le même, 1872.

OEUVRES DES GRANDS ÉCRIVAINS DU PAYS (IN-8°).

Chastellain, par le baron Kervyn, 8 vol. — *Froissart* : 1er livre des chroni par le même, 2 vol. — *OEuvres de Froissart*, par le même, avec *Poés Glossaire*, par A. Scheler; 29 vol. — *Commines*, par le baron Kervyn; 3 — *Jehan Le Bel*, par M.-L. Polain; 2 vol. — *Jean et Baudouin de Condé* A. Scheler; 3 vol. — *Li ars d'amour*, par Jules Petit; 2 vol. — *Cleom* d'Adenez li Rois, par A. Van Hasselt; 2 vol. — *Watriquet de Couvin* A. Scheler. — *Les enfances Ogier; Berte aux grans piés; Bueves de Comma* d'Adenez li Rois; *Les Trouvères belges du XIIe au XIVe siècle; Li Ba de Buillon*, par A. Scheler. — *Récits d'un Bourgeois de Valenciennes* (XIV par le baron Kervyn. — *Ghillebert de Lannoy*, par Ch. Potvin. — *Li M* par le baron Kervyn; 2 vol. — *Jean Lemaire* (*de Belges*), 4 vol. et une N sur sa vie, par J. Stecher. — *Li Regret Guillaume*, par A. Scheler.

BIOGRAPHIE NATIONALE.

Biographie nationale, t. I à XXII; 1865-1920; gr. in-8°.

COMMISSION ROYALE D'HISTOIRE.

Collection de chroniques belges inédites, publiées par ordre du Gouvernen 130 vol. in-4°. (Voir liste sur la couverture des Chroniques.)

Comptes rendus des séances : 1re sér., avec table (1837-1849), 17 vol. in-8 2e sér., avec table (1850-1859), 13 vol. in-8°; — 3e sér., avec table (1872), 15 vol. in-8°; — 4e sér., avec table, (1873-1891), 18 vol. in-8°; — 5 t. I-XI; à partir de 1902, t. LXXI-LXXXIV. — *Annexes aux Bulletins*. V liste sur la couverture des *Chroniques* et des *Comptes-rendus*.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

N
7483
P38S6

Solvay, Lucien
Notice sur Édouard Fétis

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 11 09 04 01 016 4